

QUE VAIS-JE DEVENIR  
JUSQU'À CE QUE JE MEURE ?



ROBERT LALONDE

QUE VAIS-JE DEVENIR  
JUSQU'À CE QUE JE MEURE ?

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

ISBN 2-02-085996-3

© Éditions du Boréal, 2005  
© Éditions du Seuil, septembre 2006 pour la langue française  
pour tous pays à l'exception du Canada

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*S'il n'était que de maintenant,  
on abandonnerait. Mais il y a l'enfant qui réclame,  
cette boucle que la nature, par son entremise,  
vous enjoint de refermer.*

PIERRE BERGOUNIOUX  
*Le Grand Sylvain*

*Aussi, quand vinrent les zéphyr du renouveau,  
furent-ils les premiers à s'étonner  
et à propager sur la place publique  
la défense de l'ordre ancien.*

GEORGES-ÉMILE LAPALME  
*Le Bruit des choses réveillées*



En ce temps-là on pouvait encore ouvrir les fenêtres des autobus. Je respirais le vent d'automne, le parfum puissant des feuilles sous la pluie. J'avais sorti la tête et respirais, sans penser à rien. J'écoutais les gémissements de je ne savais quel monstre pitoyable qui se plaignait dans la nuit : c'était le chuintement des roues de l'autobus sur la route mouillée, accouplé au bruit de mon cœur qui cognait à me déchirer les côtes.

Passé la montagne, j'étais le seul passager, le dernier. Le chauffeur m'avait oublié. Il se croyait seul, il sifflait. Moi, je n'osais ni tousser ni chantonner ni même remuer sur ma banquette. J'étais un fantôme surnuméraire, tous ses nerfs en bataille, la tête dans la nuit. Les feuillages étaient troués de lueurs. C'étaient une lampe dans une chambre, un feu exténué dans un champ, une coulée de lumière de lune surgissant des nuages. Tout ça me rappelait, filant à toute allure, que j'étais transitoire moi aussi et brûlais d'un tout petit incendie incertain. J'avais mal de vivre encore, j'étais content d'exister toujours et je roulais dans le mystère

de la nuit. J'approchais du lac, du village, de ces deux jours de congé qui, je le savais, me seraient enlevés dans le moment même où ils me seraient donnés. J'avais treize ans. Ce que je voulais, ce que désespérément je voulais, était impossible. Quand même, il y aurait la grande lumière au-dessus du lac, le bonheur essoufflé de mon chien, l'oubli peut-être, l'oubli passager du collègue. Un répit, une parenthèse d'érables rouges, de vent fou, d'heures libres.

Le moteur de l'autobus toussa. Nous grimpons au ralenti la côte du monastère. Je l'avais si souvent descendue, à bicyclette, le cœur dans la bouche, en poussant des cris de putois. L'hypothèse de perdre ma vie au creux du ravin n'entravait pas ma joie : j'aimais ce formidable étourdissement de ma vitesse entre le ciel vide et la coulée rapide de l'asphalte qui filait sous moi comme de l'eau qui monte.

Les hautes épinettes, en deux rangs solennels, bordaient toujours le chemin menant au cimetière. Je me dis, encore une fois : « Un jour il me faudra m'y aventurer, sortir du seul monde que je connaisse et marcher à la rencontre de grand-père qui dort sous le saule pleureur. » Mais j'avais peur. Et puis c'était trop tôt encore.

Là-bas, dans notre maison, on m'attendait sans m'espérer. J'étais fils, neveu, cousin, et pourtant j'étais seul. J'étais seul chez nous comme j'étais seul au collège, entouré de mes camarades, fantôme chargé par je ne savais quel dieu méticuleux et rancunier d'arpenter ces limbes où nous existions sans vivre. Les miens allaient de nouveau me reconnaître, moi qui ne me connaissais pas. Ils allaient exiger de moi que je bouge



comme ci, parle comme ça, et docilement j'imiterais l'enfant qu'ils savaient par cœur, leur grand, en congé, cet enfermé que sa permission agitait comme la bourrasque l'arbrisseau. Je n'étais, après tout, qu'un petit diable comme les autres, excité par ces quelques heures énervées, bien comptées, qu'on l'autorisait à gaspiller comme il voulait.

Je me roulai en boule sur la banquette. Je m'assoupis et le rêve recommença. Dans le vent fou rempli d'oiseaux, j'étire les bras, je vole, je quitte pour toujours le village, le collège, cette terre, leur cosmos. Je disparaîrais sans avoir à mourir. Je pars recommencer ma vie ailleurs, je ne sais où. C'est fini.

Devant le garage de mon oncle vacillait la lueur bleue du néon qui restait allumé toute la nuit. L'autobus s'arrêta. Je descendis. Comme un égaré, je clignai des yeux dans une nuit que je connaissais pourtant par cœur. Ma petite valise de carton se balançait au bout de mon bras.

J'avancai à tout petits pas, éccœuré, déjà vaincu, sur le chemin de sable, écoutant une voix qui chuchotait au fond de moi : « C'est fini avant d'avoir commencé. »

\* \* \*

Il me réveillait d'une bonne secousse. J'ouvrais les yeux sur cet homme que je reconnaissais mais ne connaissais pas : mon père, en veste à carreaux, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, chaussé de ses longues bottes de caoutchouc qui lui grimpaient jusque sous les bras. Pas un mot n'était prononcé. Il me

secouait puis il ressortait de la chambre comme il était entré, longue apparition bottée au souffle court. Je tâchais de me situer, détaillant le plafonnier éteint, les grandes fleurs invraisemblables du rideau entrouvert sur la saignée rose de l'aube, mon habit de chasse pendu au dos d'une chaise. C'était le vêtement de celui que j'appelais « l'autre », le vrai fils de mon père, son fidèle compagnon de chasse. Moi, j'étais le rêveur, l'exalté, le pleurnicheur. Celui qui n'était pas né pour tuer les bêtes, avaler sans grimacer trois lampées d'affilée de whisky blanc, se battre avec ses frères et taire de toutes ses forces son effroi et les images de ses songes.

Je me frottai les yeux. J'espérais me trouver au dortoir du collège, où il n'y avait aucune chance que ma détresse s'estompe à mesure que montait le jour dans la fenêtre. Au dortoir, il était inutile de désirer, de vouloir. C'était sans espoir. Mais non, j'étais dans ma chambre, qui n'était plus ma chambre mais un débarras où s'entassaient nos vieilles affaires contre lesquelles je me cognais en tâchant de m'habiller.

Je descendais lentement l'escalier. Au bout de la treizième marche, je retrouvais comme toujours mon espérance, réveillée par l'odeur du pain grillé et les rouges de l'érable dans la fenêtre de la cuisine. Le jour se levait avec moi, en même temps que moi. Le jour se levait donc pour moi. Il ne fallait pas que j'abandonne ma quête, cette farouche attention à tout, cette traque qu'il me faudrait mener à l'aveuglette dans la broussaille du jour nouveau.

Nous empruntions le sentier qui coupait en deux le jardin de grand-père. Nous franchissions la haie de

cèdres. Un chien que je n'avais pas connu y avait trouvé un passage. Nous longions le jardin des Lachapelle, encore dans la brume du petit matin. Nous traversions la rue du bord de l'eau. On aurait dit une rivière, tant l'asphalte était mouillé de rosée. Nous avançons encore de cent pas, en prenant bien soin de poser nos bottes boueuses sur les plaques d'ardoise du jardin de Pitt. Au bout du sentier, il y avait une pente en ciment qui menait au quai de bois où était amarrée notre chaloupe. Court voyage où je voyais encore mes rêves, mêlés aux branches des arbres, aux nouvelles antennes de télévision, aux nuages couleur de braise mourante. Papa ne disait rien. Il soufflait comme un ogre, chargé des fusils, des rames et de l'ancre. Je portais les thermos à café et je me taisais. Il le fallait. Je taisais ma surprise et mon tourment de marcher derrière ce grand homme inconnu, harnaché en coureur des bois et qui, à tout bout de champ, m'attrapait le bras, me tirait vers lui et me frottait rudement le bas-ventre, le regard lancé au ciel. Je savais qu'il ne soupçonnait pas davantage que moi d'où lui venait ce désir farouche qui nous soudait l'un à l'autre pour aussitôt nous rejeter chacun de notre côté, étrangers, ennemis. La voix en moi répétait : « Il ne peut pas faire autrement, c'est comme ça. »

Je m'asseyais tout au bout du quai, d'où j'avisais dans l'eau qui s'allumait vingt menés que je taraudais du bout de l'une de mes bottes. La brume se levait pendant que papa détachait la chaloupe, en écopait le fond avec un bocal de fer blanc, sa cigarette entre les dents. Il grimaçait, grognait. On aurait dit que toute cette affaire, qu'il avait voulue pourtant — le lever dans la fin

de la nuit, le transport ardu du gréement, la chaloupe pleine d'eau de pluie, le froid qui gerçait les mains, son fils qui rêvait, le ciel incertain, les moutons des vagues, les canards de bois avec leurs fils munis de pesées et qu'il fallait encore une fois démêler —, était un martyr immérité, le prix à payer, peut-être, pour que se perpétue l'ancien temps. Pourtant il savait, quelqu'un en lui devait savoir que tout était fini depuis longtemps.

Je ne quittais pas des yeux les petits poissons d'argent ensorcelés par ma botte qui gigotait entre deux eaux. Je lançais en l'air mes soucis, mes désirs, pour aussitôt les rattraper et les renvoyer dans le ciel. C'était une manie, une espèce de supplice que je m'imposais pour tenter de me délivrer de la nervosité qui me fatiguait. En fait, j'étais hanté par une question, une seule, qui ne me lâchait plus : « Pourquoi tentons-nous toujours de faire ensemble ce qui, pour les grands, n'a plus de sens et, pour les petits, n'en a pas encore et peut-être n'en aura jamais ? »

Papa paraissait fâché de m'emmener chasser avec lui. Je comprenais qu'il devait le faire et que je devais le faire avec lui. C'était comme ça. Il entendait encore une fois me montrer l'effort auquel il me fallait consentir pour devenir un homme, un homme fâché et qui s'en va chasser, parce qu'on allait chasser, dans les petits matins glacés d'octobre, depuis toujours. Je savais qu'il pensait : « Regarde-moi ce ciel, mon gars ! Il est du même rouge que le sang qui coule dans tes veines. Tâche de comprendre que tout est misère et qu'en même temps tout est joie. Aide-moi à t'aider, mon gars. Je fais ce que je peux ! Tu pourras pas dire le contraire,

plus tard, quand tu peineras, tout seul, à tenter de faire advenir l'impossible ! » Ces mots-là, papa les taisait. Grimaçant, reficelant ses canards de bois, il levait sur moi ce regard chagrin d'homme qui ne pouvait pas, qui ne devait pas dire à son fils de quoi au juste elle était faite, cette vie qui ne nous appartenait pas davantage que l'eau aux menés, que le ciel aux canards. Cette demi-existence qui était à nous sans être à nous, comme le quai où était amarrée notre chaloupe, le quai de Pitt qui nous était prêté, seulement prêté.

— À quoi tu jongles encore ? Embarque, faut y aller !

Je prenais place au fond de la chaloupe, entre les fusils et les canards de bois. Je levais la tête vers le ciel de sang et je subissais avec un bonheur qui me faisait mal le vent qui me fouettait, la houle de la vague, la lamentation chagrine du moteur. J'oubliais papa, sa face soucieuse, et aussi les paroles qu'il avait gardées pour lui et que pourtant j'avais entendues. J'oubliais le collège, où le soir même je serais de nouveau enfermé. J'oubliais la chasse, j'oubliais même notre voyage sur l'eau. C'était un répit, une trêve. Mon échappée belle m'autorisait à convoquer les créatures de mes rêves qui, comme les artistes de la tombola qui débarquaient au village en mai, trimbalaienent avec elles leurs décors. Il m'était enfin permis de faire advenir ce qui m'était essentiel et n'effleurait pas les autres. Je calais ma tuque sur mes oreilles, histoire de convertir le grondement du moteur en une musique à laquelle j'accordais aussitôt ma voix. Alors j'étais chanteur, et l'univers entier m'écoutait psalmodier un contentement douloureux que je ne comprenais pas et qui sortait de moi comme

le cri de la sterne, la note triste du moteur, le lamento du vent. Le ciel m'entendait mais papa, lui, ne m'écoutait pas. Peut-être chantonait-il aussi ? Peut-être s'échappait-il de son côté ? Nous étions peut-être deux bardes qui s'égosillaient chacun pour soi, incapables l'un comme l'autre de lâcher notre trop-plein ailleurs et autrement ? Je faisais moduler ma voix qui gagnait vite le nuage cramoisi au-dessus de nous. C'était un château incendié d'où bientôt s'enfuirait, délivrée par mon chant, une fille qui m'aimait depuis toujours sans me connaître. Soudain, elle m'apercevait et se mettait à pleurer. Je recevais ses larmes sur mon visage. Une mauve nous survolait, qui faisait monter ma voix. Alors j'étais cette fille que j'avais abandonnée et j'étais désespérée. Mes joues étaient ruisselantes de larmes que j'imaginai brûlantes et qui étaient glacées. Je me disais que j'étais fou, puisque j'étais un garçon, que j'étais morte noyée et pleurais des larmes incandescentes et gelées. Mais je chantais toujours. Je fredonnais un deuil qui me concernait en profondeur. La mauve jaillissait de la vague, un brin d'algue dans le bec. Ma voix redescendait. J'étais ressuscité et mystérieusement redevenu moi-même. J'entonnais une nouvelle complainte, pour louer la vie invincible, la souplesse des ailes de l'oiseau, la force du vent, ma masculinité retrouvée, le sang qui pâlisait dans le ciel, la mort que j'avais déjouée. Je fermis les yeux, faiseur de miracles satisfait. Soudain — il ne s'annonçait jamais autrement que par une trouée dans un nuage, du même bleu que ses yeux — j'avais devant moi le visage de Jean-Pierre, grimaçant à mon intention son pauvre sourire de laissé-pour-compte,

dans le miroir surplombant le lavabo du dortoir, où chaque matin son visage apparaissait à côté du mien, pâle et découragé. On aurait dit qu'il attendait de moi je ne sais quelle caresse, quel coup, quelle misère, quelle rédemption. Il n'allait pas souvent chez lui. Son village était au bout du monde. Il disait : « Chanceux, tu t'en vas chez toi, tu vas voir les grands arbres roux, le ciel, le lac, des oiseaux. Tu vas avaler de la viande rouge, de vrais légumes, de vrais fruits, des gâteaux. Tu as devant toi deux longs jours libres, tandis que moi... » Je le voyais, agenouillé sur le prie-Dieu du huitième banc de la chapelle, la tête inclinée en direction de la place vide à côté de lui, la mienne. Je m'attardais sur son regard mouillé, sur sa mèche rebelle que j'appelais son aile de corbeau. Je l'aimais, je le détestais. J'avais tour à tour envie de l'êtreindre, de le bousculer, de le consoler, de le frapper. Il m'émouvait, il m'énervait. Si je cherchais à le voir, je ne le trouvais nulle part. Si je tentais de le fuir, de l'éviter, il se trouvait brusquement devant moi, les yeux battus, grimaçant son effrayant sourire de sous-doué abandonné. Je l'entendais bourdonner *Ô solutaris ostia* avec les autres, son visage triste éclairé par le rayon bleu du vitrail. Il dévisageait le soleil de l'ostensoir, juché tout en haut de l'autel, au milieu duquel resplendissait — c'étaient ses propres mots — « le grand berger déguisé en rondelle de pain sec qui dévisage ses moutons endormis ». Le cœur serré, j'allongeais le bras pour attraper sa main brûlante. Mais voilà qu'une sterne piquait sur nous. J'oubliais Jean-Pierre pour suivre le plongeon de l'oiseau. Je disparaissais avec lui dans les profondeurs glauques, où j'ondoyais comme une algue,

épouvanté de voir s'échapper si vite les bulles de mon souffle. J'étais éberlué de ne pas voir ma courte vie défilier devant moi, mais des visages éplorés que je ne connaissais pas et aussi les maisons d'un village blanc, au bord d'une mer que je n'avais jamais aperçue de mon vivant. Je partais seul et sans avoir existé, dans la froide indifférence de l'eau. Ma mémoire n'avait servi à rien, mon cœur avait à peine battu, ma peau n'avait pas connu les frissons de l'amour. Je chantais mes propres funérailles. Chaque note, emprisonnée dans sa bulle, montait crever la surface, sous un ciel rouge magnifique. C'était beau. Je réussissais ma fin, moi qui n'avais rien accompli. Je décampais glorieusement. On allait me regretter. On allait s'apercevoir que j'avais été là avec talent et qu'on m'avait ignoré. On allait se dire, mais trop tard : « C'était donc ça qu'il essayait de nous faire comprendre, quand à tout bout de champ il ânonnait : "Tout est fini avant d'avoir commencé !" »

Soudain le moteur s'arrêtait et un gros silence nous entourait, qui m'arrêtait le cœur. J'étais vivant, ça continuait. Il allait falloir attendre encore. Il allait falloir compter les coups de fusil de papa, éprouver au fond de moi la mort violente du siffleur ou du bec-scie, suivre sa virevolte dans le ciel, écouter sa chute plate dans l'eau. Il allait falloir attraper la rame, rapprocher de la chaloupe et cueillir à mains nues l'oiseau au cou cassé et qui perdrait son sang sous l'aile. Il allait falloir que je referme ma main sur sa belle tête brisée. Rien que d'y penser, je tombais au fond de la chaloupe où je me roulais en boule, découragé, écœuré, les épaules endolories comme si on m'avait battu.



Assis sur la première marche de l'escalier, je pleure. Le visage me ruisselle dans les mains. L'armoire et la table dégoulinent. Dans la fenêtre, le grand érable chiale du sang. Soudain, je hurle :

— Pourquoi ? !

Je ne sais pas d'où vient ce cri, d'où surgit ce chagrin qui me noie. Il avait pourtant commencé en peine bien ordinaire. À présent, je pars en cataracte chaude, je perds toutes mes eaux. Je vais périr englouti dans ce marais salé qu'invente mon chagrin, au pied de l'escalier. Maman et papa sont là, qui pourraient me consoler. Ils sont à table, le nez dans leur assiette. Ils se taisent. Ils attendent que ça passe. Maman prononce, en dévisageant la lampe :

— Tu vas te rendre malade. Arrête, viens manger !

Je n'ai peut-être rien dit, après tout. Je n'ai pas prononcé mais hoqueté dix mots affreusement baveux et qui sont tombés sur les fleurs grises du prélat. Mes pleurnichements leur coupent l'appétit. Dans les assiettes, la sauce s'est figée. Du bout de la fourchette, ils déplacent un petit îlot de patates, une mince dune de haricots. Je me mets à leur place, c'est facile. Je me dis : « Tu dois retourner au collègue ! C'est pour ton bien ! Le pic et la pelle, c'est ça que tu voudrais ? Ne rien connaître, ne rien apprendre, atteindre l'âge d'homme sans avoir appris le latin, la souffrante histoire du monde, l'indispensable magie de l'algèbre et aussi l'anglais, sans lequel, comme ton oncle Louis, ton oncle Florent, on moisit dans une sacristie, on se brise

le dos à chauffer un camion ? C'est ça, c'est cette vie-là, c'est une vie comme ça que tu voudrais ? Et qu'on ne tue plus les canards, que le bon Dieu fait voler dans la mire de nos fusils exprès pour qu'on les abatte et qu'on les couche dans la poêle, avec la bonne sauce de ta mère ? Mais qu'est-ce que tu voudrais, vas-tu enfin nous le dire ?... » Je change de voix. Cette fois, c'est moi qui parle. Je dis : « Je veux une autre vie ! Ne me demandez pas laquelle. Sans doute celle que vous avez exigée, vous aussi, avant moi et qu'on ne vous a pas donnée. Je suis malheureux, je ne suis pas fou. Je sais que le collège, c'est déjà fini, que tout ce que j'apprends, il me faudra péniblement le désapprendre. Que je passerai ma jeunesse à me désintoxiquer du savoir mort, à cracher les poisons d'innombrables fausses vérités. Pour commencer à exister, je ne disposerai que d'un corps ratatiné, d'un cœur rabougri, d'une peau usée prématurément, pareille à telle page ou à telle autre de mes manuels de latin et de grec, qui avant moi ont appartenu à des plus grands, qui les avaient reçus des plus vieux. Une peau sèche, insensible, une mue qui mettra des années à tomber de moi. Et tout ça, je vous le demande tandis qu'il est peut-être temps encore, *pourquoi* ? Je marche dans vos rêves brisés, à tout bout de champ attrapé par l'une de vos balles perdues. Vous ne voyez pas le dégoût qui ruisselle sur ma face ? Vous ne voyez pas ma honte d'avoir à devenir ce que vous n'êtes jamais devenus ? Et qui dit que lorsque le jour sera venu j'y serai encore, qu'un reste de moi sera toujours là pour marmonner "présent", quand il s'agira de commencer à vivre ? »

Maman pleure. Papa grogne. Il ne sait plus quoi faire de moi. Il ne sait plus non plus quoi faire de lui-même, de ses brusques envies de m'attraper le sexe, histoire de reprendre, avec son gars qui n'est plus un enfant, un jeu qui pour lui s'est arrêté trop tôt. Maman qui sait tout, devine tout, s'efforce de croire que le collègue me guérira. Elle dit :

— T'auras tout oublié le jour de tes noces.

Ce soir-là, au dortoir, dans la petite valise de carton, entre deux de mes chemises soigneusement repassées par maman, je trouve une lettre de papa. Non, pas une lettre, mais une note, un court sermon, dessiné d'une écriture large, décidée, autoritaire :

*Mon garçon, tu fais de la peine à ta mère. Tout ce qu'on te demande, c'est de travailler plus fort. Tes notes ne sont pas fameuses. Tes études coûtent cher, tu le sais. Applique-toi. La vie, c'est comme la chasse. Il faut être patient et tu ne l'es pas. Sois courageux. Travaille.*

*Ton père.*

\* \* \*

À travers les volets fermés du dortoir se faufilait la clarté sous-marine du réverbère, qu'on appelait « la sentinelle ». Le jour comme la nuit, elle veillait sur la cour. J'en faisais un clair de lune. J'étirais mes bras et les faisais lentement bouger dans l'air. Je les caressais, ému par leur ondolement marin, si éloigné du pauvre usage que j'en faisais en classe, à la chapelle, dans la cour. Même mort, j'étais toujours vivant. J'appelais au

secours de mon corps, momifié dans son sarcophage de draps râpeux, la vraie lumière d'une étoile. La lueur miséricordieuse qui coulait sur moi tombait au même moment sur mes arbres, les Trois Pins de la baie. Je connaissais par cœur leur immobilité royale dans la nuit. Comme leurs branches dans le vent, mes bras faisaient au-dessus de moi d'élégantes arabesques qui me remettaient d'aplomb. C'était la gesticulation aisée, fluide, de mon corps d'autrefois. Mystérieusement, j'en avais gardé le souvenir. J'avais été, il y avait longtemps, cet éphèbe nu, gracieux, baigné de lune que j'admirais si souvent à la salle d'étude. Le dictionnaire s'ouvrait de lui-même à la page où je dansais dans la nuit, sous Castor et Pollux, en costume d'Adam, le regard extasié. J'avais été vivant et beau, avant. Je le redevenais en songe. La nuit, il n'y avait plus personne pour épier mes remuements étriqués, mes grouillements d'enflammé qu'on s'acharne à éteindre et je dansais. J'étais le seul éveillé de cette vaste chambrée d'enfants éberlués de ne plus être des enfants. De temps à autre, ils lâchaient en rêve des sanglots qui vite s'étranglaient. J'y voyais les signes qu'une affreuse métamorphose s'opérait en eux aussi, à laquelle, comme moi, ils ne consentaient pas. Écoutant les lamentations de ces blessés endormis, je sentais naître au fond de moi une compassion farouche pour tous les délaissés du monde, tous ceux qui ne vivaient que dans leurs rêves, où ils s'éveillaient enfin. Je ne quittais pas des yeux mes bras qui remuaient gracieusement dans la phosphorescence marine de la lune. Soudain, la voix sans charité chuchotait à mon oreille : « Ce n'est pas la lune, c'est le réverbère ! Tu

Des nouvelles d'amis très chers  
*Boréal, 1999*

Le Vacarmeur  
*Boréal, 1999*

Le Vaste Monde  
Scènes d'enfance  
*Le Seuil, 1999*

Monsieur Bovary ou Mourir au théâtre  
*Boréal, 2001*

Un jardin entouré de murailles  
*Boréal, 2002*

Iotékha'  
*Boréal, 2004*

IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2006. N° 85996 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE